

« *Ashini* » d'Yves Thériault ou la métaphore du silence

Yves Thériault, *Ashini*, Montréal, Fides, 1980, 141 p.

Patrick Imbert

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1984). Compte rendu de [« *Ashini* » d'Yves Thériault ou la métaphore du silence / Yves Thériault, *Ashini*, Montréal, Fides, 1980, 141 p.] *Lettres québécoises*, (33), 72–72.

«ASHINI» D'YVES THÉRIAULT OU LA MÉTAPHORE DU SILENCE

«Je pense à la chaleur que tisse la parole autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous.» (T. Tzara, *L'homme approximatif*, p. 23).

Le rapport entre Tzara et Thériault ne peut être évidemment que d'ordre métaphorique. Et justement la métaphore répond constamment à l'appel dans *Ashini* (1960) bien différent en cela des *Contes pour un homme seul* (1944) ou même d'*Agaguk* (1958). La problématique linguistique et poétique est présente tout au long de ce «roman poème» qui, en traçant la voie d'Ashini (le roc), remet en question le monde des Blancs: «Ils ne savent pas ce qu'ils donnent en échange, parce que personne ne leur a dit et qu'il n'est point de mots dans la langue des Blancs pour décrire une richesse dont ils ignorent même le cours.» (p. 124).

C'est bien une impossibilité linguistique qui est présentée ici et qui atteint la civilisation de ceux qui pourtant produisent la pâte à papier mais dont les livres reprennent les mêmes paradigmes, les mêmes a priori fondamentaux. Au niveau d'une métamorphose poétique permanente, ce sont les découvertes de B.L. Whorf (se consacrant justement aux Amérindiens) que réactive Thériault dans *Ashini*. Ashini, lui, n'a que l'écorce pour support.

L'inspiration poétique est soulignée aussi par Romain Legaré et Odoric Bouffard qui révèlent les analogies entre *Ashini* et *Menaud maître draveur*. On ne peut que leur donner raison. Mais ces chants «épiques» d'une reconquête impossible, liée aux terres hautes et vierges, à la montagne et à la forêt se terminent de manière opposée chez Savard et chez Thériault. La folie chez Menaud est un avertissement. Dans *Ashini*, celle-ci est une étiquette hypocrite et commode apposée sur le suicide du héros afin d'en occulter la portée. Alors l'avertissement de Menaud a pour corollaire le dernier paragraphe d'*Ashini*, aveu total d'im-

puissance: «Mais mon peuple est si petit et les autres peuples si grands que ce récit ne produira pas plus d'effet que n'en a une pointe de flèche taillée dans le silex, dormant dans la vitrine d'un musée pour l'ébaubissement de curieux qui n'en comprennent point l'antique importance.» (p. 125).

Cet aveu renvoie à l'impuissance marquée déjà dans *Le dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper (1826) ou thématisée un peu différemment chez André Vacher (*La louve de Kaniapiskau*). Dans ce roman aux dimensions aussi quelque peu poétique, l'Indien va tirer sur l'arpenteur. Mais la dernière phrase («Alors lentement, lentement, il épaula»). (p. 183)) ne solutionne rien.

Le problème est beaucoup plus vaste. C'est celui que pose, après Carlos Castaneda (*Voyage à Ixtlan*), Tzvetan Todorov dans *La conquête de l'Amérique*. Il souligne l'impossibilité chez l'homme occidental, de penser en même temps égalité et différence. Yves Thériault le démontre à merveille puisque les Abénakis, comme tous les Indiens (cette dénomination est déjà destructrice) comme Ashini n'ont le choix qu'entre mener une vie sur des territoires restreints qui ne sont pas les leurs et s'assimiler: «(Que de mots entendus, en des occasions où j'étais allé sur les rives et dans les villages Blancs, que de discours aux temps politiques, où ces Blancs parlaient de leur patrimoine, de leur langue, de leurs traditions, des racines qu'ils avaient plongées dans les rives du Saint-Laurent, le «Père des Eaux»... Mais rien qui concernât notre héritage à nous, millénaire, et que l'on ne nous reconnaissait point.)» (p. 38).

Alors, ici, les rapprochements avec Menaud deviennent très ambigus et

tourment même à l'antagonisme. Menaud, par rapport aux Abénakis, n'est qu'un de ceux qui les ont déplacés même si, comme dans toute situation de dépendance, de minoritaire, les mêmes dépouillements, les mêmes problèmes se rencontrent: pas d'éducation en langue abénakise, perte de la culture, assimilation au mode de vie majoritaire, etc.

Il reste finalement ce chant, poésie d'un réveil hypothétique comme l'est, en définitive, toute tentative poétique qui va au-delà des syntagmes du quotidien, de la langue morte des évidences et des questions à sec. Mais qui comprend la langue d'Ashini et ses variations du vocabulaire en fonction du contexte? Ce vocabulaire ne se fige jamais dans les «choses» dans des «essences» (car il n'y a que des processus) mais entretient continuellement le monde dans son dynamisme et sa mouvance: «L'eau du ruisseau *shipis*, et l'eau blanche du torrent arrogant, *paoshtuk*. Les vagues du lac, l'eau bleu et limpide, *e mekaits*. Les jours de brume se disent *keshkum* et quand l'orage est fini et que se dresse l'arc-en-ciel *uikuelepehshaken*. Et si l'arc-en-ciel va d'un horizon à l'autre, *lekpeshaken sheneteo*».

Ainsi, la langue même d'Ashini est la poésie, la métamorphose, cette fluidité d'un monde où tout a sa place, une place qui change constamment dans un équilibre profond, dans un dynamisme permanent. Rien à voir entre Ashini et la nouvelle vague écologique où les «Verts» d'aujourd'hui, observés dans la nouvelle optique daltonienne à la mode, réinscrivent simplement, sous une autre forme, les paradigmes figés de la confrontation constante (pacifisme et lutte des classes) propre à notre monde.

Mais la poésie d'Ashini n'a pas fait perdre la face au Grand Chef blanc. Elle échoue dans sa visée pragmatique. Ces mondes s'ignorent. Et c'est en ignorant le minoritaire que l'Ordre finit pas s'imposer car le minoritaire est continuellement obligé d'en tenir compte. □

Yves Thériault, *Ashini*, Montréal, Fides, 1980, 141 p.